Case
FRC
14856
3904.2

DISCOURS

SUR LA SITUATION INTÉRIEURE ET EXTÉRIEURE DE LA RÉPUBLIQUE,

PRONONCÉ

PAR BOISSY-D'ANGLAS,

REPRÉSENTANT DU PEUPLE,

DANS LA SÉANCE DE LA CONVENTION NATIONALE,

Du 6 Fructidor, l'an troisième de la République Française, une & indivisible.

CITOYENS,

LA République romaine affermit sa liberté par les victoires de ses guerriers, la politique habile de ses consuls & l'austère équité de ses magistrats : toujours attaquée, & toujours triomphante ; sans cesse irritée, & toujours maitresse d'elle-même ; éternellement combattue par les artifices de ses rivaux, & déjouant constamment leurs intrigues, tous les

THE NEWBERRY LIBRARY

efforts de ſes ennemis ne ſervirent qu'à rendre ſa puiſſance plus ſolide, ſes poſſeſſions plus étendues & ſa gloire plus brillante. La République françaiſe, dès ſa naiſſance, paraît réſervée aux mêmes deſtinées : de nombreux ennemis l'ont auſſi menacée ; elle a été attaquée par les rois, agitée par les factieux, trahie par les rebelles, tyranniſée par les démagogues. Toujours victorieuſe, mais ſans ceſſer d'être pacifique ; terrible dans les combats, mais conſtamment ſage après les ſuccès, elle force ſes ennemis à admirer ſon courage & à ſe louer de ſa modération, & les nations qui lui demandent la paix, trouvent autant de facilité à négocier avec elle, qu'ils avaient trouvé d'impoſſibilité à la vaincre.

Mais l'orgueil humilié, la vengeance trompée, les paſſions vaincues, ſont des ennemis opiniâtres que rien ne perſuade ni ne ramène. En vain la volonté terrible d'un grand peuple les renverſe-t-elle par ſon exploſion, ils ſe relèvent après chaque chûte, oublient les revers, forment de nouveaux plans, & rêvent encore des ſuccès. Lorſqu'ils ſont repouſſés loin de nos frontières, ils s'agitent dans l'intérieur ; ils le tourmentent par leurs intrigues ; ils cherchent à l'égarer par leurs perfidies. Lorſque le dieu de la guerre eſt ſourd à leurs vœux, ils invoquent la famine & tous les fléaux qui l'accompagnent. Lorſque leurs glaives ſont briſés, des tribunes payées, des plumes vendues, des politiques mercenaires, viennent offrir de nouveaux inſtrumens à leurs fureurs, de nouveaux alimens à leur haine, de nouveaux fantômes à leurs illuſions. Tout-à-l'heure encore, un grand effort vient d'être tenté contre nous.

La coalition vaincue, après avoir vainement eſſayé de nous renverſer le premier prairial, parut

ne se confier plus qu'en une invasion hardie, exécutée par des hommes désespérés, placés entre le succès & la mort. Le gouvernement anglais, devenu le seul appui d'une guerre dont peut-être, dès le principe, il a été le seul agent secret, avait dirigé toutes ses vues vers cette expédition ; il avait fait les frais d'un armement immense, & tel que l'Angleterre pourroit le demander dans ses plus grands périls. Il avait payé des subsides aux Autrichiens & aux Piémontais, pour entretenir des diversions ; il avait soudoyé deux corps d'émigrés, celui qui débarqua dans l'Ouest & l'armée de Condé qui devait pénétrer par un autre point.

L'attente de cet effort tenait l'Europe en suspens. La timidité de quelques puissances neutres s'en alarmait; l'indécision de quelques autres semblait s'en accroître : on nous présentait à elles comme placés sur un abîme d'autant plus dangereux que nous ne pouvions l'apercevoir ; un système de perfidie fut organisé, fut saisi de la part des chouans & des rebelles de la Vendée ; l'amnistie que vous aviez accordée, fut présentée comme un acte de faiblesse & d'impuissance ; leurs hostilités, qu'ai-je dit, leurs assassinats, recommencèrent ; notre escadre reçut un échec, & l'Anglais vomit sur nos côtes un essaim de Français, dont les uns volontairement, & les autres par force, étaient destinés à organiser au milieu de nous cette guerre civile, le but atroce des combinaisons de nos adversaires. On songeait moins à nous subjuguer par cette expédition, qu'à nous empêcher de prendre la stabilité qui doit fixer aujourd'hui nos destinées, qu'à nous arrêter au milieu de nos conquêtes, qu'à nous priver du moyen de faire la paix, qu'à nous détacher de nos alliés, qu'à lancer contre nous de nouveaux fléaux pour épuiser notre popu-

lation, désoler notre agriculture, suspendre l'action de notre industrie, & sur-tout retarder l'instant de l'acceptation de la constitution que vous venez d'adopter pour consolider à jamais notre glorieuse révolution. Le gouvernement anglais attachait encore une espérance de plus à cette invasion; il voulait, d'un côté, ranimer les vains desirs de ceux qui parmi nous regrettent encore la royauté, présenter à leurs yeux ce fantôme qu'ils poursuivent; & de l'autre, il voulait rameneer cet état de défiance & d'alarme qui conduit d'abord aux mesures violentes, ensuite au crime, ensuite à la tyrannie. L'héroïsme des soldats républicains a détruit, en quelques heures, les profondes combinaisons d'une politique atroce. Tous les fléaux que le gouvernement anglais voulait nous susciter, sont retombés sur lui. Il voulait nous rendre suspects aux puissances neutres ou alliées, & c'est lui qui s'est rendu odieux à chacune d'elle par ses procédés tyranniques, par ses pirateries sur les mers, par ses alliances mensongères. Il voulait nous épuiser dans tous nos moyens, & tandis qu'il poursuit ce but, c'est lui qui consume toutes ses ressources, il se charge de tous les frais de la coalition, il soutient, pour nous accabler, un fardeau supérieur peut-être à celui que nous nous imposons pour nous défendre. Il veut entraver notre commerce, mais il attaque en même-temps celui de sa nation en lui fermant l'immense marché établi pour elle au milieu de nous. Il voulait nous diffamer, & c'est lui qui se déshonore par le secours perfide donné à des malheureux qu'il envoyait à la mort & qu'il a lâchement abandonnés..... Loin de nous ce système injuste qui rend tout une nation responsable des fautes de son gouvernement! Les cris de l'Anglais indigné retentissent

déjà de toutes parts ; chaque jour cette guerre désastreuse pour lui, lui devient plus insuportable ; chaque jour le besoin élève dans ses villes de pressantes réclamations. Ah ! que l'honneur, le premier besoin des peuples, que l'humanité outragée, en fassent entendre de nouvelles ; que ce parti de l'opposition, honoré par sa constance à dévoiler tant de fautes & tant d'horreurs, à en prédire le mauvais succès, à en réclamer le châtiment, se montre enfin avec le caractère imposant de l'opposition nationale ! voilà le vœu que nous arrache le desir du repos de l'Europe ; & bientôt il sera réalisé. Le gouvernement anglais en est effrayé lui-même. Consterné du spectacle de nos victoires, de la dissolution de la ligue des rois, & sur-tout de la destruction de cette tyrannie intérieure qu'il avait lui-même encouragée, & qui secondait si puissamment ses projets, il commence à craindre le dénouement de ces scènes sanglantes qu'il a si témérairement fait naître & qu'il n'a pu soutenir. Il sait que la nation qu'il dirige, brave & franche, toujours amie de la liberté, ne peut être long temps séduite par les sophismes d'une politique immorale, ni par les prestiges d'une fausse gloire. Il redoute l'instant qui n'est pas éloigné, où cette nation équitable & sévère, lui demandant un compte rigoureux de sa conduite, lui adressera ces paroles terribles :

« Pourquoi m'as-tu entraînée dans la guerre » des préjugés contre la raison, du fanatisme » contre la tolérence, du despotisme contre la » liberté ?

» Pourquoi as-tu dissipé mes trésors, en sti- » pendiant des puissances disposées à la paix, & » dont, par ce perfide secours, tu n'as fait que prolonger les erreurs & multiplier les défaites ?

» Pourquoi en feignant de vouloir relever un » trône briſé, as-tu cherché à démembrer le » royaume même que tu annonçais vouloir ré- » tablir, en t'emparant précairement, au nom de » ton roi, de la Corſe que tu ne peux conſer- » ver, du port de Toulon que tu as ſi lâchement » évacué, des colonies que tu n'as pas même » ſu défendre contre quelques nègres & quelques » cultivateurs armés ſeulement de leur courage ?

» Pourquoi, au mépris de tous ces principes » de philoſophie & d'humanité qui m'avaient » aſſigné juſqu'ici un rang ſi glorieux parmi tous » les peuples, as-tu organiſé cet affreux ſyſtème » de faux papiers & de famine, qui pouvait, s'il » avait complètement réuſſi, livrer à la mort & » aux convulſions de la rage, vingt-cinq millions » d'hommes, dont le ſeul crime était de vouloir » être libres & de refuſer de ſe ſoumettre au » joug des étrangers ?

» Par quelle impéritie, engageant d'abord la » Holande dans ta querelle, l'as tu ſi mal ſou- » tenue, que ton armée, coupée dans ſa retraite, » a été forcée d'aller cacher dans le fond de la » Germanie, la honte que la fauſſeté de tes com- » binaiſons lui avait préparée, en abandonnant » ainſi une République qui aurait été détruite, » ſi la généroſité françaiſe n'avait mieux aimé » relever ceux qu'elle avait vaincus, & s'en faire » des alliés fidèles que des ſujets malheureux ?

» Par quelle perfidie, enflammant ſans ceſſe les » paſſions des émigrés, flattant leur délire, ai- » griſſant leur douleur, & creuſant de plus en » plus l'abyme qui doit les engloutir, les as-tu » par-tout excités à attaquer leur patrie, & as-tu » fini par les jeter ſur les côtes qui les virent » naître, en les livrant, ſans défenſe, au fer de

» ceux qu'ils ont trahis ; & à la sévérité de leurs » lois !

» Par quelle politique désastreuse as-tu aban- » donné le seul système qui me convenait, celui » d'une neutralité qui aurait porté au comble la » prospérité de mon commerce !

» Par quelle politique abominable, après avoir » privé l'Angleterre de l'écoulement de ses den- » rées, appauvri son agriculture, entravé la liberté » individuelle de ses citoyens, écrasé une partie » de ses manufactures, oses-tu aspirer à donner » des lois aux gouvernemens plus sages, qui » veulent rester neutres, afin de mettre quelques » parties de l'Europe à l'abri des horreurs de la » guerre que toi seul as voulu rendre univer- » selle !..... »

Ces nombreux reproches retentissent d'avance aux oreilles épouvantées du gouvernement anglais ; il est accablé de leur fardeau, & la terreur qu'ils lui inspirent est le véritable motif de la conduite qu'il tient encore. Il sait que dans son pays, la paix n'est presque jamais faite par le ministère qui a fait la guerre ; il craint de devenir un exemple terrible & mémorable qui prouve que la responsabilité n'est pas un vain mot. Il connaît le génie de sa nation, & persuadé que son seul défaut est de trop aimer cette gloire brillante qui fait trop souvent oublier la vraie gloire, il veut en achevant la guerre par quelque conquête d'éclat, tromper la raison du peuple anglais, flatter sa vanité, & échapper à l'accusation qui l'attend, en couvrant de quelques lauriers les profondes blessures qu'il a faites à sa patrie. C'est pour atteindre à ce but, qu'il a redoublé d'efforts pour nous vaincre. Que lui importe que ses alliés perdent leurs états, que la coalition voie ses projets détruits, que les

trésors du peuple anglais soient distribués à Vienne, à Turin, à Vérone, dans l'armée de Condé, pourvu qu'il prolonge la guerre & opére la diversion qui lui est utile ! Que lui importe l'or de l'Angleterre, pourvu qu'en le répandant en France, il y ranime les factions, il y divise nos moyens, il y porte quelque calamité ! Que lui importent ces immenses approvisionnemens abandonnés sur nos côtes, ces légions d'émigrés & de rebelles ; que lui importe le sang des hommes, pourvu qu'il éternise nos guerres intestines ; qu'il fasse égorger les Français par les Français, pourvu qu'en nous occupant ainsi de notre défense personnelle, il puisse espérer de s'affermir en Corse, de prendre quelques-unes de nos possessions dans les deux Indes, & d'en obtenir la cession honteuse, de l'épuisement qu'il nous suppose ! Il se flatte que ces nouveaux fleurons de la couronne anglaise lui feront trouver grâce aux yeux de l'amour-propre de cette nation, & la porteront à lui pardonner d'avoir versé son sang, dissémine ses richesses, ruiné son commerce, affaibli sa liberté, démenti ses principes & compromis sa réputation.

Mais un tel espoir sera encore deçu. M. Pitt ne le réalisera pas, & il ne lui restera que la honte & l'improbation du peuple qu'il veut abuser. La paix avec l'Espagne doit lui persuader que la Corse ne peut long-temps lui appartenir, & que l'amour de la liberté, qui a fait le caractére de ses habitans, saura la restituer au peuple le plus libre de la terre. Tout nous annonce que nos colonies savent résister à ses audacieuses entreprises : les insurrections, au contraire, des îles anglaises doivent lui préfager la perte, non-seulement de ses conquêtes, mais même de ses antiques

possessions. Son ambition sera trompée. Si même elle avait eu un plein succès, qu'en serait-il arrivé ? Toutes les puissances maritimes, l'Espagne, la France, la Hollande, la Suède, le Danemarck, justement alarmées, se seraient liguées contre lui; & l'Angleterre n'aurait retiré des folies de son ministère, que la haine de ses voisins & la perte de ses trésors. Ainsi, son plan, condamnable parce qu'il devait échouer, aurait été funeste pour son pays, s'il eût réussi : c'est ce que la raison du peuple anglais va bientôt sentir. Il voit que nous ne sommes plus gouvernés par des incendiaires & par des Vandales; que nous n'affichons plus la désastreuse prétention de vouloir apostoliser en politique, & propager en législation; que nous traitons sincèrement avec tous les gouvernemens qui veulent la paix; que nous les respectons tous, quelle que soit leur forme; qu'autant nous sommes disposés à ne pas souffrir que l'on se mêle du nôtre, autant nous sommes éloignés de nous immiscer dans ceux des autres peuples; que nous voulons vivre libres sous le règne des lois, & en bonne harmonie avec ceux qui ne prétendent pas nous gêner dans cette liberté; & qu'en offrant la paix à tout l'univers, nous la voulons aussi modérée pour nos ennemis qu'honorable pour nous.

La nation anglaise a été trompée par les inquiétudes personnelles & peu fondées de son roi, & par le système erroné & ambitieux de son ministère. Les Français ont été trompés long-temps par les erreurs d'une philantropie exagérée & d'une théorie impolitique; ils ont été ensuite opprimés par des tyrans fourbes, cruels & fanatiques, dont l'invasion des ennemis a servi les fureurs & long-temps cimenté le pouvoir : mais nous sommes guéris de nos erreurs & débarrassés

de nos tyrans : les Anglais éclairés nous rendent justice ; ils apprécient nos efforts généreux pour échapper à toutes les tyrannies ; ils nous voient avec satisfaction animés des mêmes sentimens qui les ont toujours enflammés, & font d'aussi sincères vœux que nous pour voir succéder le calme de la paix aux tempêtes de la guerre ; ils aspirent à voir s'établir des liens d'amitié entre deux peuples que leur énergie & leur industrie doivent rendre toujours émules l'un de l'autre, mais que l'ambition de leurs ministres rend ennemis. Cette disposition pacifique des esprits à Londres n'est point inconnue à M. Pitt.

C'est pour l'empêcher de s'étendre, de se généraliser & de faire tomber le glaive de ses mains sanglantes, qu'il vient de faire répandre à Londres divers ouvrages dont le but est d'intimider les propriétaires anglais, en s'efforçant de leur prouver que là où il n'y a pas de roi, aucune propriété n'est assurée ; que le voisinage d'une grande République, aussi influente que la France, ne peut être que dangereux pour le maintien de la constitution ; que, si elle est heureuse & paisible, elle amenera, par son exemple, une révolution dans le gouvernement ; que, si elle est agitée, ses mouvemens se feront sentir chez les peuples qui l'environnent ; que la conséquence de ces argumens est qu'il faut poursuivre la guerre avec opiniâtreté pour empêcher en France l'établissement de la République. Voilà le nouveau genre de guerre que nous fait le ministère anglais. Nous avons repoussé ses efforts militaires & dévastateurs par notre courage : nous saurons bien anéantir ses sophismes par notre franchise, & il sera, je crois, aussi facile qu'il est important de ne pas laisser égarer les nations par des erreurs aussi dan-

gereuſes, & qui doivent ſe diſſiper aux premiers rayons de la vérité. Dans la guerre que nous avons ſoutenue juſqu'ici, le haſard a quelquefois trop d'empire ; mais dans la guerre d'opinion qu'on nous déclare, notre triomphe eſt bien plus certain, puiſque nous ſommes armés de raiſon & de principes, & que nous n'avons à combattre que des paſſions & des préjugés.

Il n'y a rien de ſi injuſte & de ſi commun, que d'attribuer à telle ou telle forme de gouvernement des torts, des malheurs ou des crimes, qu'on trouve dans tous les pays, qui ſe reproduiſent ſous mille enveloppes différentes, qui renaiſſent dans tous les ſiècles ; qui n'étant jamais le réſultat des principes, mais au contraire étant conſtamment l'effet des paſſions privées, doivent toujours être imputés aux hommes & non pas aux lois. La ſûreté des perſonnes, la conſervation des propriétés, voilà les baſes certaines de toute aſſociation politique. Lorſqu'on charge une autorité quelconque du gouvernement, n'eſt-ce pas pour qu'elle faſſe reſpecter les droits de chacun ? Si elle ne remplit pas ce devoir, ſi le pouvoir inſtitué pour le bonheur commun d'une nation, empriſonne, punit, dépouille des individus, eſt-on fondé à en accuſer le pacte ſocial & l'intentieux des aſſociés ? N'eſt-il pas au contraire évident que le pacte eſt rompu, & que l'autorité légitime s'eſt changée en tyrannie, ſoit par quelques factions qui ſubſtituent la licence de l'anarchie à la liberté d'une République, ſoit par l'autorité légitime elle même qui ſubſtitue au pouvoir légal toute l'oppreſſion du deſpotiſme ? & dans ces deux cas, n'eſt-il pas démontré que la violence a remplacé la loi ? Direz-vous, libelliſtes anglais, vous qui défendez la monarchie, & qui vous vantez

de quelque attachement à la liberté, direz-vous qu'en Angleterre personne n'est assuré de sa fortune & de sa vie, parce que quelques tyrans, comme Henri VIII & comme Cromwel, ont fait taire les lois & pâlir la justice ? Oserez-vous dire qu'à Rome, pendant plusieurs siècles, la propriété & la liberté n'étaient pas sacrées, parce que Marius & Sylla usurpant tous les pouvoirs, satisfirent leurs fougueuses passions par des proscriptions sanglantes ?

N'espérez donc pas abuser le genre humain, en voulant lui persuader que, dans la République française, sous le règne des lois qu'elle va proclamer, nul ne jouira paisiblement de son bien, de sa liberté, de son existence, parce qu'on a vu pendant dix-huit mois de farouches tyrans profitant de l'exaspération d'un peuple envahi, outragé, trahi, répandre sur notre patrie les horreurs combinées du despotisme & de l'anarchie.

L'Europe ne sera pas assez aveugle pour qu'on lui fasse accroire que c'est le nom de *République* qui a engendré de pareils fléaux ; elle qui est accoutumée à détester Néron, Caligula, Attila, Louis XI, Charles IX, & tant d'autres monstres couronnés, plus cruels encore, s'il se peut, que nos farouches décemvirs. L'état des trois premiers siècles de Rome, la longue & invariable prospérité de Venise, l'heureuse & respectable tranquillité des Suisses, le bonheur que tous les êtres infortunés de l'Europe vont chercher dans les États-Unis de l'Amérique, toutes les raisons de l'expérience, jointes aux argumens d'une saine théorie, ne démontrent-ils pas la frivolité de cet échafaudage d'injures dont on se sert pour inquiéter les propriétaires & pour enflammer les esprits ardens, afin de perpétuer cette funeste croisade

que le dix-huitième siècle a vue avec surprise se former contre la liberté ? Quoi ! les propriétés & les personnes seraient moins sûres dans un pays où chacun a le droit de veiller à leur conservation, que dans ceux où un seul homme peut en disposer au gré de ses volontés & des passions de ses courtisans ! Je ne ferai pas plus long-temps l'injure au genre humain de réfuter un semblable sophisme ; je ne suivrai pas même la route facile qui me mènerait à pousser la comparaison jusqu'à son dernier terme, & à prouver sous quelle forme de gouvernement les droits des individus doivent être plus constamment violés ou respectés. Puisse l'Europe voir dans cette retenue la sincérité de l'engagement que nous avons contracté de renoncer à toute récrimination inutile, & d'éviter tout ce qui pourrait tendre à propager nos opinions aux dépens de la tranquillité des autres pays ! Nous tenons à notre forme de gouvernement, parce que nous la croyons meilleure qu'une autre ; nous respectons celles que conservent les autres peuples, & nous ferons des vœux pour qu'elles les rendent heureux.

Une politique sage doit conseiller aux ministres des rois d'imiter la modération dont nous consentons à donner l'exemple. Le voile leur est peut-être plus nécessaire qu'à nous ; la discussion serait plus dangereuse pour eux ; la raison & l'histoire nous fourniraient des armes dont ils doivent éviter l'atteinte. Puisqu'ils nous reprochaient de propager le républicanisme que nous gardons avec joie & sagesse pour nous, la prudence leur conseille, sans doute, de ne pas chercher à propager le royalisme & à vouloir prouver qu'on ne peut exister en sûreté dans une République ni vivre en paix avec des républi-

cains ; car cette attaque révoltante par son injustice pourrait nous forcer à des représailles dont notre amour pour la paix nous fait souhaiter de ne plus jamais sentir le besoin. Les ministres de la coalition firent une grande faute en politique, lorsqu'ils publièrent par-tout que la guerre actuelle était celle des rois & des castes privilégiées contre les peuples ; ils risquaient de se placer par là dans une terrible minorité. Puissent-ils, pour le bonheur des hommes & le repos de l'Europe, profiter des leçons de l'expérience, vaincre leurs passions, comme nous travaillons à maîtriser les nôtres ; & puissent enfin tous les gouvernemens, abjurant de vaines déclamations, ne rivaliser ensemble que pour prouver qu'ils peuvent tous contribuer au bonheur de l'humanité !

Puissances de l'Europe, vous qui toutes souffrez des calamités de la guerre que vous nous avez déclarée, vous qui regrettez tous les trésors qu'on vous a fait dissiper, le sang qu'on vous a fait répandre, les larmes que vous avez fait verser ; ouvrez enfin les yeux sur les piéges que vous tend le ministère anglais. Il vous dit qu'on ne peut vivre en paix avec des républicains ; il vous conjure de vous mettre en garde contre la séduction de nos principes, l'ambition de notre gouvernement, les intrigues de nos émissaires. Ah ! ne vous laissez abuser ni par les conseils dangereux de cet égoïste allié, ni par les explosions que vos attaques ont souvent arrachées à nos ressentimens légitimes. Le passé, le présent vous répondent de l'avenir. Parcourez l'histoire, vous verrez toutes les républiques, occupées par leur activité intérieure, loin d'agiter le repos de leurs voisins, être trop souvent tourmentées par eux. Ce ne fut qu'à force d'attaques, de blessures, d'invasions, qu'on obligea enfin Rome

à suivre un système de conquête, qui la couvrit de gloire, mais qui amena sa perte. Athènes, Venise, la Suisse, la Holande ont souvent vu d'autres puissances conjurées contre elles, & n'ont, au contraire, jamais troublé leur repos les premiers. Les invasions des Perses & des Macédoniens, la ligue de Cambrai, les efforts de la Germanie, les irruptions réitérées des Anglais, des Espagnols & des Français, voilà les faits célèbres que nous retrace l'histoire des républiques; elle ne nous fournit que bien peu d'exemples qu'on puisse, au contraire, citer pour fonder les inquiétudes qu'on cherche à répandre. Réfléchissez aux événemens de cette guerre: La France outragée, menacée, envahie, a repoussé ses ennemis, & porté ses étendards de tous côtés, fort loin de ses frontières. Et lorsqu'elle a été par-tout victorieuse, examinés nos traités de paix avec le roi de Prusse, que de justes inquiétudes portaient à rétirer ses forces; avec la Hollande, que nous avions conquise; avec l'Espagne dont nous possédions déjà plusieurs provinces, & jugez, par notre conduite, si l'on doit nous supposer un esprit insensé de conquête, ou si l'on doit compter avec solidité sur notre sagesse & notre modération. Approfondissez, par vos agens, la marche de nos envoyés près des puissances qui ont observé la neutralité, & prononcez, d'après ces faits constans, si le ministère britannique est sincère ou trompeur, & si notre conduite ne répond pas aussi victorieusement que nos armes à ses artifices funestes.

Déjà une grande partie de l'Europe, abjurant des préjugés d'une haîne injuste, reconnaît la fausseté de ces accusations machiavéliques, ouvre les yeux sur ses vrais intérêts, se lasse de combattre pour servir les passions d'un ministre, renonce au système insensé de détruire des opinions par le fer,

& se dispose à rendre à l'Europe les douceurs de la paix, dont cette déplorable croisade l'a si longuement & si cruellement privée. Le grand duc de Toscane a donné aux princes d'Italie un exemple qui fait honneur à son humanité & à sa sagesse. Le roi de Prusse, bravant les cris de l'ambition trompée, de la haîne impuissante, de l'orgueil au désespoir, est rentré dans le vrai système de la seule politique convenable à sa position : il a senti qu'il ne fallait pas attaquer plus long-temps son allié & son appui naturel, suivre les dangéreux conseils de l'Autriche, son éternelle ennemie, & de la Russie, son ennemie secrète, qui l'exhortait à s'épuiser contre nous, pour pouvoir ensuite l'écraser plus facilement. L'amitié que nous lui offrons, les services que nous pouvons lui rendre, la haine de trois puissances, dont il a déjoué des projets, & les vœux de toute la Germanie, dont il est appelé à soulager les blessures, & qu'il doit entraîner avec lui dans le système de pacification dont il a donné le premier l'exemple, tout doit le porter à être ferme & constant dans le nouveau plan qu'il s'est tracé. Si d'artificieux politiques ont cherché à lui donner des alarmes sur l'impression que pourrait produire sa séparation des coalisés, la majorité qu'il a obtenue à la diète de l'Empire, a dû lui démontrer combien cette crainte était peu fondée, & comment l'opinion publique apprécie sa conduite. Si d'autres personnes instruites du nouveau & vaste projet formé pour renverser notre gouvernement, avaient pu chercher à l'ébranler en lui donnant des doutes sur la solidité de notre puissance, nos triomphes dans les colonies, la victoire de Quiberon, & nos nouveaux traités de paix, lui prouveront suffisamment la frivolité de tous ces rêves & de toutes ses espérances chimériques dont

ſe berce la vanité de nos ennemis. Le roi d'Eſpagne, ſacrifiant ſes intérêts privés & les reſſentimens de ſa famille aux véritables intérêts de la nation, a mérité l'eſtime de tous les amis de l'humanité. Il a renouvelé des liens d'amitié que la raiſon, la nature & la politique, doivent rendre indiſſolubles ; & par cette démarche habile & ſage, il a détruit les coupables eſpérances du miniſtère anglais, qui, ſacrifiant le véritable bonheur & la richeſſe de l'Angleterre à ſon ambition perſonnelle, croyait toucher au moment où il pouvait immortaliſer ſon nom en plantant l'étendard britannique ſur les ruines de toutes les colonies dévaſtées. L'Eſpagne, toujours loyale en politique comme en guerre, ne déguiſe point ſes louables deſſeins ſous ces voiles inutiles que tout le monde perce & dont la diplomatie vulgaire veut toujours ſe couvrir en vain.

Elle a prononcé publiquement que les intérêts communs nous commandent de nous rapprocher. Elle a déclaré à l'Univers que, par ſa médiation, elle comptait faciliter la paix avec l'Italie, & délivrer le midi de l'Europe du fléau de la guerre. La république de Veniſe, celle de Gênes, forment les mêmes vœux. Preſque tous les princes de l'Empire, las de ſe battre pour les intérêts de la maiſon d'Autriche, pour quelques droits de peu de valeur & pour l'honneur des émigrés, ne déguiſent plus leurs deſirs de voir la paix établie avec une puiſſance qui les a toujours préſervés du joug dont la cour de Vienne les a ſi long-temps menacés.

Ils voient par nos traités, que l'eſprit de conquête ne nous dirige pas, & que la ſûreté de nos frontières & la ſtabilité que l'on donne à nos limites, & notre volonté bien prononcée de ne faire qu'une paix durable, ſerviront, plus que nos ſuccès,

de règle aux conditions que nous acceptons. La Hollande rendue par ſes malheurs & les fautes de ſon gouvernement à ſon ancienne énergie, la Hollande unie avec nous par une alliance indeſtructible, fondée ſur le même amour de l'égalité, joint ſes efforts aux nôtres, pour reconquérir la liberté des mers, & donner des baſes ſolides à la paix que nous deſirons offrir au monde.

La Suède & le Danemarck qui ne ſe ſont jamais écartés d'une humaine, ſage & reſpectable neutralité, ſupportent avec impatience les menaces & l'orgueil des cabinets britannique & ruſſe, qui voudraient leur dicter des lois auſſi contraires à la juſtice qu'à la proſpérité de leur commerce; ils ſentent que leur intérêt les attache à notre ſort, & que l'appui de la France leur ſera toujours néceſſaire pour échapper à cette ſouveraineté humiliante que l'Angleterre & la Ruſſie voudraient établir dans le nord.

La Porte indignée de la domination des Moſcovites en Pologne, & des projets de l'impératrice de Ruſſie contre l'empire ottoman, renouvelle, avec nous ſon ancienne amitié; ſi certains plans ambitieux ne cèdent pas aux conſeils de la raiſon & de l'humanité, elle peut, de concert avec nous & d'autres puiſſances, renverſer, en peu de temps, un édifice de gloire plus impoſant par ſon éclat & ſa grndeur que par ſa ſolidité.

Tel eſt le tableau actuel de l'Europe, deſſiné ſans art, & préſenté ſans déguiſement. Tandis que quelques cours ſe trompent mutuellement, changent leurs liens, leurs vues, leurs eſpérances, au gré des événemens & de leurs paſſions, le gouvernement français, n'écoutant aucune affection particulière, invariable dans ſa politique, immuable comme un rocher au milieu de l'agitation des vagues qui l'en-

tourent ſans l'ébranler, ne ſuivra jamais que l'intérêt du bonheur général, n'écoutera que l'amour de la paix & de l'humanité, ne ſoutiendra que les opprimés, ne combattra que les ambitieux : il doit ſucceſſivement rallier autour de lui tous les gouvernemens qui veulent en Europe le rétabliſſement de l'équilibre & le maintien de la tranquillité publique, & ſe placer parmi les puiſſances pacifiques deſtinées à exempter le genre humain des nombreuſes guerres qui l'ont déshonoré.

La ſeule ombre de ce tableau, c'eſt la triple alliance formée entre les cours de Vienne, de Londres & de Pétesbourg. La maſſe de ces trois puiſſances paraît d'abord avoir quelque éclat, donner à leurs projets quelque ſolidité, & placer un poids conſidérable dans la balance de l'Europe ; mais, en conſidérant de près cette alliance, les élémens qui la compoſent, la diſtance qui ſépare les trois puiſſances qui l'ont formée, l'oppoſition des vues ſecrètes qui les diviſent, le peu de ſincérité de leur amitié, le défaut indiſpenſable d'unité dans leur plan, loin d'en craindre le réſultat, nous devons voir avec ſatisfaction que cette alliance, qui ne peut plus nous être funeſte, ait démaſqué leurs projets ambitieux, & averti toute l'Europe de ſe mettre en garde contre leurs entrepriſes.

La coalition était dans une grande erreur, en croyant que l'impératrice de Ruſſie la ſervirait efficacement. C'était pour elle qu'elle travaillait, & non pour eux ; & ſon caractère l'éloignait trop des principes de nos adverſaires, pour qu'elle pût les ſervir de bonne foi. Mais ſoyons ſincères ſur les qualités comme ſur les torts de nos ennemis : apprenons, d'ailleurs, à les connaître, pour ſavoir ce que nous en devons craindre.

Catherine, célèbre par la fineſſe de ſa politique & l'étendue de ſon eſprit, a ambitionné tous les genres de gloire.

Long-temps elle a donné à l'Europe un ſpectacle rare, en plaçant ſur un trône deſpotique la philoſophie & la raiſon. Elle a preſque réaliſé l'idée d'une repréſentation nationale, en raſſemblant autour d'elle des députés de toutes les parties de ſon empire, pour les conſulter ſur les lois qu'elle projetait. Elle prit dans Monteſquieu toutes les baſes de ſon code; elle a diſpoſé des biens de ſon clergé & réprimé ſa ſuperſtition; elle a appelé Diderot, & voulu confier l'éducation de ſon fils à d'Alembert; elle a établi la tolérance & défendu les duels; elle a conſacré le droit de pétition; enfin, elle a tenté de détruire l'eſclavage des payſans, & n'a pu remporter cette victoire ſur les grands de ſon empire. Catherine, avec de pareils principes, ne ſaurait avoir une véritable haine pour une nation courageuſe qui a verſé ſon ſang afin d'établir en pratique ces préceptes d'une philoſophie qu'elle a elle-même profeſſée. Notre révolution ne peut lui donner aucune inquiétude perſonnelle; les lumières qui l'ont préparée ſont, malgré ſes efforts, trop loin d'être parvenues, en Ruſſie, au point où l'on peut diſcuter les droits des peuples & ſentir le prix de la liberté: nous ſommes placés, elle à un bout de l'Europe, nous à l'autre; nous n'avons directement aucun ſujet de difficultés & de diſcorde, nous devrions donc être amis. Catherine eſt d'ailleurs trop habile en politique pour voir avec ſatisfaction que la France fût démembrée, & ne lui offrît plus un appui qui peut au beſoin s'oppoſer à ce que les puiſſances de l'Allemagne ne réagiſſent contre elle ou que l'Angleterre n'acquère ſur la mer

un empire absolu & soit ensuite en état de l'enfermer dans les glaces du nord & de disposer arbitrairement de son commerce ; elle ne veut pas, comme le cabinet Anglais, dont elle estime peu les ministres, voir une monarchie déchirée, faible, remplacer parmi nous une république florissante & paisible, de laquelle elle n'a rien à craindre, & dont elle peut beaucoup espérer. Que peut donc espérer Catherine ? l'événement l'a prouvé.

Cette princesse qui, malheureusement pour l'univers, ne s'est pas contentée de la gloire des législateurs, & qui a préféré la fausse & brillante célébrité des conquérans, a toujours trompé la coalition ; & se jouant des passions des puissances belligérantes, elle en a profité pour exécuter ses vastes projets, constante dans son desir de renverser le Croissant, & d'étendre sa domination sur son empire. Elle a flatté l'orgueil des émigrés par des ambassades fastueuses, sans leur rien donner d'effectif que la permission d'aller peupler des déserts ; elle a aigri le courroux des cours de Berlin & de Vienne, les a excitées à la guerre, leur a fait épuiser leurs trésors & consumer leurs armées, en faisant espérer des secours qu'elles n'ont jamais reçus ; & lorsqu'elle les a vus dans l'impossibilité de lui nuire, elle s'est emparée de la Pologne, & s'est assurée par-là, ou d'une communication libre pour ses troupes, lorsqu'elle jugera le moment propre à marcher contre Constantinople, ou d'un trône pour son petit-fils, si la pacification qu'elle redoute & qu'elle retarde, l'empêche de réaliser les plans de sa colossale ambition. L'Angleterre voit avec douleur, & M. Pitt lui-même avec embarras, la ruine de la Pologne, la destruction d'un peuple libre, & la situation de la Turquie :

il a déjà voulu une fois armer les Turcs contre la Ruſſie ; & malgré l'alliance actuelle de la Ruſſie & de l'Angleterre, ces deux puiſſances, qui ſe jouent mutuellement, conſervent des levains de haine & des motifs de déſunion qui ne donnent pas à leur amitié une ſolidité bien réelle.

La cour de Vienne, déjouée dans ſes projets & trompée dans ſes eſpérances, ne voit pas ſans humeur l'agrandiſſement de la Ruſſie ; elle convoitait la Loraine & l'Alſace, & le Brabant lui eſt échappé pour jamais : elle continue ſes diverſions contre nous en faveur de l'Angleterre qui la paye; mais elle gémit de voir qu'elle ne peut conſerver l'eſpoir d'un dédommagement ſur la Bavière, qui tournerait contr'elle les armes de toutes les puiſſances de l'Empire ; & que bientôt elle ſera forcée de faire la paix ſans recouvrer ſes poſſeſſions envahies, & ſans avoir d'autre indemnité que ſes uſurpations en Pologne, dont la Turquie & la Ruſſie même lui diſputeront, tôt ou tard, la jouiſſance, ou que le génie de la liberté ravira bientôt à ſon oppreſſion.

Voilà, citoyens collègues, la poſition véritable des trois cours nouvellement alliées ; & cette poſition, d'autres ligues plus unies & plus ſages peuvent la rendre bientôt plus critique. Voilà les fondemens peu ſolides de cette nouvelle coalition, déſunie dès ſa naiſſance, à laquelle nous oppoſons l'héroïſme de nos guerriers, la force d'une bonne conſtitution, la fermeté tranquille d'un peuple nombreux qui a juré d'être libre, & qui le ſera malgré tous les efforts de ſes ennemis. Il s'eſt prêté à tous les ſacrifices ; il a ſupporté toutes les privations ; il a bravé tous les périls, & il ſurmontera tous les obſtacles qui peuvent l'arrêter encore.

Ceux qui voulaient l'opprimer ont éprouvé ſa

vengeance ; ceux qui veulent le détruire ſerviront de piédeſtal à ſon pouvoir, & tous les coups qu'on lui porte pour l'abattre affermiront ſa baſe & cimentront à jamais l'édifice de ſa liberté.

Puiſſent les puiſſances qui nous combattent encore, méditer avec ſageſſe le tableau que je viens de tracer ! Puiſſe l'amour de l'humanité, étouffant enfin leurs reſſentimens funeſtes ; leur ambition chimérique & leurs inutiles projets d'envahiſſement & de vengeance, les engager à ne plus mettre d'oſtacles à la paix & à l'accompliſſement des vœux que nous faiſons pour le repos de l'Europe & pour leur propre bonheur !

Pour nous, qui avons repouſſé avec gloire les derniers efforts tentés pour nous détruire ; pour nous, que notre modération fait chérir autant que la victoire nous rend redoutables, ceſſons de puiſer au dehors des craintes qui ne peuvent naître qu'au milieu de nous. L'eſpoir des ennemis de notre révolution ne peut plus être dans le ſecours des étrangers ; ce que j'ai dit doit nous en convaincre. mais il eſt temps de rechercher juſques à quel degré ils doivent, privés d'un tel appui, nous paraître encore redoutables.

Si près du jour où nos canons victorieux annoncèrent au monde que le trône n'était plus, & que la République commençait ; ſi près encore de celui où nous avons célébré par des fêtes, & par le récit d'une grande victoire, l'anniverſaire de la chute du plus féroce des tyrans, examinons ce qui nous reſte à craindre des débris de ces deux factions abattues ; & ce que nous avons à ſurveiller le plus des partiſans de la royauté ou de ceux de la tyrannie démagogique.

Au moment où, dociles aux vœux du peuple, & dirigés par le ſentiment de cette juſtice éter-

nelle qui vous anime, vous avez banni du milieu de vous tous ceux dont la conduite passée contrastait avec les principes sur lesquels vous voulez fonder l'édifice impérissable de la liberté publique, il est nécessaire, plus que jamais, de proclamer ces mêmes principes, afin d'annoncer à la nation toute entière ce qu'elle a droit d'attendre de vous ; afin de prouver que la sévérité que vous avez déployée, n'est point l'effet d'aucune prévention de parti ; afin d'extirper de votre sein jusqu'au germe de cette défiance individuelle avec laquelle on voudrait vous diviser pour vous détruire.

Vainement eussiez-vous repoussé les atteintes extérieures de la coalition que vous avez vaincue, si vous laissiez au-dedans de vous des motifs secrets de division ou de haine. Il faut, en combattant, en démasquant les ennemis extérieurs qui vous menacent, signaler ceux de leurs complices qui osent agir dans l'intérieur, afin d'en triompher aussi.

Quelles espérances peuvent rester encore à ceux qui veulent rétablir parmi nous la royauté ? Jusques à quel point leur parti peut-il nous inspirer des craintes ? voilà ce qu'il faut examiner.

D'abord, entendons-nous par royalistes ces hordes d'assassins qui nous combattent à force ouverte sous le nom de Chouans & de Vendéens, ou qui ourdissent dans l'intérieur des trames plus ou moins dangereuses ; ceux qui empruntent le langage du fanatisme pour égarer les ames faibles ; ces lâches & féroces émigrés, soudoyés par l'Angleterre, qui osent violer notre territoire, ou qui, s'introduisant parmi nous à la faveur de notre clémence, viennent aiguiser jusque sous nos yeux les poignards dont ils veulent nous frapper ; ces hommes affreux qui se portent violemment au

désordre & à l'assassinat, & dont on ne peut ni méconnaître l'existence, ni mépriser la fureur, puisqu'ils ont réussi à souiller par des meurtres, dans quelques villes du midi de la France, les beaux jours que nous comptons depuis le 9 thermidor !.... Ceux-là sont nos ennemis irréconciliables ; rien ne pourra les convertir : ils ne veulent que notre destruction ; ils ne respirent que la vengeance ; ils ne méditent que la ruine & le démembrement de leur patrie ; ils s'allient à tous les partis, ils se couvrent de toutes les livrées, même de celles du démagogisme, avec lequel ils fomentent des insurrections & des révoltes : mais la fermeté du gouvernement que vous allez organiser, la rigueur des lois & le courage imperturbable de nos guerriers, assureront notre triomphe sur eux. Le coup qui vient de les frapper doit les anéantir à jamais. De nouvelles forces seront employées, & vous ne souffrirez pas que l'intérieur de la République soit plus long-temps déshonoré par la présence de ces traîtres : mais vous ne les confondrez pas dans votre vengeance avec ces hommes qui ne sont que faibles, & que l'on peut bien nommer royalistes, si l'on considère leurs opinions particulières ; qu'il faut appeler républicains, si vous considérez leur respect pour les lois.

Ceux-là n'aiment pas la République, parce que cette idée se lie dans leur esprit avec celle des orages, des troubles & des factions. L'ombre des décemvirs les poursuit, le flambeau hideux de l'anarchie les effraie ; & trompés par les crimes des scélérats qui ont souillé le berceau de notre liberté, ils regardent un autre ordre de choses comme la seule base possible de la tranquillité qu'ils désirent. Voulez-vous ramener à vous ces

citoyens ainſi trompés, & dont nos longs malheurs peuvent rendre l'erreur excuſable, lorſqu'elle ne les empêche pas d'obéir aux lois avec ſoumiſſion ? organiſez votre gouvernement, afin qu'il protège la faibleſſe, tranquilliſe l'innocence ; puniſſe le crime & extermine l'anarchie. Prouvez aux incrédules, à ceux qui, partiſans des premières conquêtes que fit parmi nous la liberté, s'arrêtèrent enſuite par puſillanimité & reculèrent par faibleſſe devant la grande expérience de la République, que cette liberté qu'ils chérirent autrefois, n'eſt pas incompatible avec la tranquillité qu'ils demandent aujourd'hui. Démontrez-leur que l'affermiſſement de la République peut ſeul aſſurer leur repos & fonder leur bonheur, tandis que ſon renverſement, s'il était poſſible, loin d'amener le retour paiſible de cette royauté juſtement proſcrite, ne produirait que le plus funeſte enchaînement de diſſentions, de guerres civiles, de conjurations, de vengeances & de proſcriptions, & ne ferait, en déchirant les flancs de notre malheureuſe patrie, qu'en ouvrir l'entrée aux barbares étrangers qui la convoitent pour lui fare éprouver le ſort de l'infortunée Pologne. Mais la République, que le courage de quelques hommes conçut, que l'héroïſme de nos armées cimenta, que la nation conſacra par tous les actes qui peuvent manifeſter ſon adhéſion, que la deſtinée enfin a pris ſoin de conſolider la République ne s'offre plus aujourd'hui avec cette vague théorie qui déſeſpérait les eſprits aſſervis à leurs anciennes habitudes. C'eſt un gouvernement en action, vainqueur des gouvernemens les plus vieux de la terre. Elle ne s'environne plus de cet appareil de mort, ſous lequel la préſentèrent des tyrans farouches qui abhorraient la liberté. Le 9 thermidor a abſous le génie

de la France des crimes même de ses oppresseurs, & la constitution que vous allez soumettre à l'acceptation du peuple, va cicatriser toutes les blessures & garantir le règne des lois. C'est depuis le 9 thermidor, c'est depuis ce jour, que la République a fait ses plus belles & ses plus précieuses conquêtes. Tant de familles sortant libres enfin des cachots, dont on ne sortait auparavant que pour aller à la mort; tant d'hommes vertueux, rappelés à la vie comme du sein des tombeaux, s'étonnant de trouver encore des êtres sensibles, & bénissant les législateurs humains qui, devenus libres, donnaient à tous la liberté; ces nœuds sacrés serrés dans le fond des prisons; ces leçons d'égalité données par le malheur; ces banquets de l'infortune où chacun avait pris placé & bu tour-à-tour dans la même coupe d'adversité; cette union formée depuis par le besoin de résister ensemble au reste des tyrans qui brûlaient de ressaisir leur proie: voilà les liens qui unissent à jamais les hommes de bien de toutes les opinions, sous les étendards de la République, & voilà ses nouveaux trophées; ils se mêlent, dans ma pensée, avec les trophées de la gloire que je vois suspendus à ses voûtes, & que l'héroïsme de nos armées a conquis.

Tout ce qui éloignait de la République les ames honnêtes & inquiètes, tout ce qui effarouchait, à ce nom, les esprits raisonneurs & froids, les attache aujourd'hui à elle. A-t-on l'horreur des troubles civils? la royauté ne présente plus qu'une longue succession de guerres intestines. A-t-on le besoin de perfectionner un gouvernement établi? la constitution républicaine renferme le germe de toutes les bonnes lois. Porte-t-on avec orgueil le nom français? la République l'a illustré par tous les genres de triomphes.

Le royalisme est une faction criminelle, avilie, elle doit être exécrée ; mais elle est divisée dans ses vues, incertaine dans sa marche, elle ne peut plus nous attaquer que par des moyens indirects, ou se fortifier par ceux-mêmes que l'on emploiera contre elle.

La surveillance du gouvernement doit s'étendre sur ses manœuvres cachées, démêler ses complots, faire punir ses infâmes chefs, réprimer ses provocations.

Mais, lorsqu'elle prend un caractère minutieux, ombrageux, elle avilit sans utilité ceux qui la dirigent & l'exercent.

Il est une autre faction non moins odieuse, celle qui regrette & qui veut rétablir le régime affreux de Robespierre. Elle s'unit au royalisme pour marcher au même but que lui, celui du rétablissement d'une tyrannie quelconque pour l'exercer au nom de ses chefs. Elle profite de ses excès comme de l'inquiétude qu'il inspire ; elle est compotée de délateurs, & elle vient sans cesse offrir le secours de ses délations ; elle est composée d'hommes qui ont à éviter une justice vengeresse, & elle l'appelle sur des torts d'un autre genre, afin de faire oublier les siens : il lui importe que la Convention donne par ses divisions intérieures le signal de celles qu'elle voudrait semer sur la France ; il lui importe que le gouvernement se précipite dans l'arbitraire afin de le rendre odieux. Oui, l'arbitraire, voilà tout l'espoir de nos ennemis, quels que soient leur livrée & leur étendard L'arbitraire promet aux terroristes, que le règne tant redouté pour eux d'une constitution sage peut encore être éloigné ; que le cours de la justice peut encore être suspendu ; que les alarmes de tous les genres peuvent renaître parmi les citoyens, & à leur suite les désordres,

l'anarchie & l'oppreſſion ; que la théorie des ſoupçons peut encore devenir un code politique ; qu'on peut encore croire à la doctrine abominable des crimes néceſſaires ; que le gouvernement, s'il eſt épouvanté lui-même, réclamera les ſecours de cette claſſe d'hommes qui appellent énergie & patriotiſme, le vol & l'aſſaſſinat ; qu'ainſi, de ſurveillés qu'ils ſont aujourd'hui, ils pourront devenir demain ſurveillans, c'eſt-à-dire, obtenir le pouvoir de s'élancer encore ſur les proies qu'ils n'ont qu'à-demi dépouillées.

L'arbitraire promet au royaliſme, que la liberté deviendra moins chere aux Français, à meſure qu'ils jouiront moins de ſa réalité ; que la liberté perdra chaque jour des amis parmi les hommes éclairés & vertueux, à meſure qu'elle acquerra des ſoutiens parmi des brigands ; que la tyrannie nouvelle qui pourrait s'établir par lui, ne ſerait renverſée que pour faire place enfin à cette royauté déteſtée, pour laquelle il oſe combattre.

En vous retraçant ici de ſi folles, de ſi coupables eſpérances, je frémis moi-même du délire aveugle qui fait deſirer à des hommes qui peuvent vivre protégés par un gouvernement dont la juſtice & la modération garantiſſent la durée, d'être tourmentés par un gouvernement féroce qui peut être violemment renverſé. Eh bien ! ce délire exiſte. Il eſt des hommes pour qui vivre ſans rigueur, vivre ſans ſe venger, vivre ſans en opprimer, ſans en humilier d'autres, n'eſt qu'un long ſupplice. Ah ! qu'ils ne connaiſſent que celui-là : ne leur fourniſſons pas cette occaſion qu'ils attendent, d'être un inſtant victimes, pour devenir, à leur tour, oppreſſeurs. Comprimons-les tous à-la-fois par la juſtice & la ſévérité.

Un bon gouvernement n'eſt point arbitraire ;

il est juste & ferme : gouverner n'est pas tyranniser, c'est exécuter les lois dictées par la justice : il doit être tout-à-la-fois la ressource & l'espoir des bons citoyens, & la terreur des méchans.

Mais la sévérité du gouvernement n'en exclut ni l'humanité ni la douceur ; songez, représentans du peuple, vous qui voulez transmettre à vos successeurs le dépôt sacré de la liberté nationale, placé sous la garde de toutes les vertus ; songez que l'on s'attache toujours, par les bienfaits, les ennemis que l'on a pu dompter par les supplices. Rappellez-vous tous ces actes de justice & d'humanité que vous avez consacrés depuis le 9 thermidor. En est-il un seul dont vous ayez à déplorer les suites ? Nos féroces décemvirs avaient envoyé à l'échafaud des milliers d'individus, & s'étaient approprié leurs dépouilles sanglantes : vous les avez rejetées ; vous avez restitué à l'orphelin l'héritage de son père ; & ce décret a vaincu un grand nombre des ennemis que vous comptiez encore, a éclairé plusieurs de ceux que le ressentiment égarait, a fait trembler les ministres des rois, qui ont vu que la justice que vous professiez devait vous concilier de nombreux amis. Poursuivez donc, vous qui aimez la République, vous qui, passionnés pour elle, brûlez de répandre ce saint enthousiasme, poursuivez ce cours de bienfaits qui chaque jour vous obtient de nouveaux partisans. Voyez dans ce code de lois révolutionnaires, médité quinze mois par la tyrannie, voyez s'il ne reste pas encore des injustices à réparer. Que chacun de nous se consacre à cette recherche ; que les longues veilles de nuits nous trouvent sans cesse occupés à ce travail de bienfaisance. Avant la révolution, tant d'hommes s'étaient illustrés à dévoiler ces horreurs d'une jurisprudence criminelle, arbitraire, féroce, tyrannique.

Ils avaient démontré l'horreur de la question, des tortures, des préjugés qui étendaient les peines des coupables sur des familles innocentes. Croyez-vous que le code de vos oppresseurs n'offre pas des traces de barbarie aussi profondes que celles de notre ancienne jurisprudence criminelle ? Croyez-vous que toutes ses lois soient effacées ? Croyez-vous que des milliers de victimes n'en accusent pas l'injustice, & ne murmurent pas de votre lenteur ? Eh bien ! hâtez-vous d'accueillir leurs réclamations: Encore quelques instans, & d'autres que vous seront les dépositaires de l'autorité nationale. Ne leur abandonnez pas l'honneur de faire oublier les crimes dont vous-mêmes avez eu si long-temps à souffrir. C'est à vous, qui avez renversé Robespierre, qui avez été persécutés, proscrits par lui, à faire oublier à la France tout le mal qu'il a pu lui faire. La postérité qui vous jugera n'attachera ses regards que sur les derniers pas de votre carrière ; & tout à-la-fois sévère & juste, elle ne vous imputera pas les maux que vous n'aurez pas faits, mais ceux que vous n'aurez pas réparés.

LOI.

Du 6 Fructidor, an troisième de la République française; une & indivisible.

LA CONVENTION NATIONALE, après avoir entendu le discours prononcé par un de ses membres sur l'état politique de l'Europe, DÉCRÈTE l'impression de ce discours, la distribution aux membres de la Convention, & l'envoi aux départemens.

Visé par le représentant du peuple, inspecteur aux procès-verbaux. Signé *ENJUBAULT.*

Collationné à l'original, par nous président & secré-

taires de la Convention nationale. A Paris, le 8 Fructidor, an troisième de la République française, une & indivisible. *Signé* MARIE-JOSEPH CHÉNIER, *président*; QUIROT, DERAZEY, *secrétaires*.

Certifié conforme :

Les membres de l'Agence de l'envoi des Lois,

CHAUBE, *DUMONT*.

LE DIRECTOIRE du Département du CALVADOS, oui & ce requérant le Suppléant du Procureur-général-Syndic, ARRÊTE : que le Discours ci-dessus sera réimprimé en nombre suffisant, pour être adressé à toutes les autorités constituées & communes de son arrondissement.

En Directoire, à Caen, le 17 Fructidor, 3e. année Républicaine.

Signé CAILLY, *président*;

FERAL, *suppléant le procureur-général syndic*;

& GAMBEY, *secrétaire*.

A Caen, de l'Imprimerie nationale, chez G. LE ROY, 3e. année Républicaine.